

qui reflètent si exactement la sensibilité d'un temps, et de constater comme le point de vue a changé, comme les êtres et les choses nous y apparaissent au rebours de ce que l'auteur et les contemporains se sont imaginé.

Car il n'y a vraiment dans tout cela qu'un personnage intéressant : c'est M. Delmare. En tout cas, il est le seul dont Indiana n'ait pas eu à se plaindre. Il l'aime, il n'aime qu'elle, et vous êtes témoins que la réciproque n'est pas vraie. Il est d'une longanimité, d'une patience que peu de maris imiteraient, et il laisse à sa femme une liberté extraordinaire. Tantôt on trouve un jeune homme dans la chambre d'Indiana ; tantôt c'est elle qu'on trouve dans la chambre d'un jeune homme. M. Delmare reçoit amicalement Raymon, et tolère au foyer la présence du sempiternel Ralph. Un mari qui permet à sa femme un ami et un cousin, que peut-on lui demander de plus ? A vrai dire, Indiana prétend que M. Delmare l'a frappée et qu'il lui a, de son talon, meurtri le front. Mais elle exagère. Nous savons très bien comment la scène s'est passée. Nous étions là.

C'était au Plessis-Picard ; Indiana-Aurore a reçu de Delmare-Dudevant un soufflet. C'est trop. C'est beaucoup trop. Mais enfin le sang n'a pas coulé. — Que valent les autres ? Raymon est un affreux petit gredin qui a commencé par être l'amant de la femme de chambre d'Indiana, qui continue en courtisant la maîtresse de la pauvre Noun et qui finit par l'abandonner pour se marier richement. Ralph précipite Indiana au fond d'un ravin : qu'est-ce qu'on peut faire de pis à la femme qu'on aime ? — Reste Indiana. De bonne foi George Sand a cru qu'elle la parait de toutes les séductions. Le fait est qu'elle l'a rendue séduisante pour les lecteurs d'alors, puisque de ce modèle procède l'un des types préférés de la littérature pendant vingt ans : celui de la femme incomprise.

La femme incomprise... elle est pâle, elle est frêle, elle est sujette à s'évanouir. A la page 99, j'ai compté le troisième évanouissement d'Indiana : je n'ai pas compté plus loin. Ne croyez pas que ce soit l'effet d'une mauvaise santé ! Mais c'est la mode. Le temps est revenu



des vapeurs et des airs penchés. Celles dont les grand'mères marchaient si droit à l'échafaud, celles dont les mères frémissaient si hardiment au bruit du canon de l'Empire, maintenant affaissées, éplorées, ressemblent à de plaintives élégies. Affaire de snobisme ! La femme incomprise se prétend malheureuse en ménage ; mais une autre union ne l'aurait pas mieux satisfaite. Ce qu'Indiana reproche à M. Delmare, ce n'est pas d'être le mari qu'il est, mais c'est d'être le mari. « Elle n'aima pas son mari, par la seule raison peut-être qu'on lui faisait un devoir de l'aimer, et que résister mentalement à toute espèce de contrainte morale était devenu chez elle une seconde nature, un principe de conduite, une loi de conscience. » Son parti était pris d'avance, et il n'y avait rien à faire. Elle affecte d'ailleurs une douceur irritante, une soumission exaspérante. Quand elle prend ses airs supérieurs et résignés, c'est à faire sortir un ange de ses gonds ! Au surplus, de quoi se plaint-elle et pourquoi ne s'accommode-t-elle pas de conditions d'existence dont tant d'autres

s'arrangeraient ? Mais allez-vous la comparer aux autres ? Elle s'en distingue au contraire. Elle est éminemment une femme distinguée. Elle demande, sans sourciller : « Savez-vous ce que c'est que d'aimer une femme comme moi ? » Apparemment, dans ses longs silences et ses mélancolies obstinées, elle rêve de cet amour qui peut seul convenir à une femme comme elle. C'est une princesse en exil ; et les temps sont durs pour les princesses : c'est pourquoi celle-ci s'enferme en des tristesses nostalgiques... Voilà ce que les gens s'obstinent à ne pas comprendre. Faute de s'élever à ces sublimités ou de se perdre dans ces brouillards, ils jugent sur les faits. Et venant à rencontrer une jeune femme encline à préférer à un mari grisonnant un beau brun, ils en concluent : « En vérité, est-ce que cela ne s'était pas encore vu ? Fallait-il faire tant d'affaires pour une petite peste qui grille de se mal conduire ?... »

Il serait d'ailleurs bien injuste de méconnaître, et je n'en ai nulle envie, qu'*Indiana* est un roman des plus remarquables. Voyez



plutôt le relief de ces caractères, M. Delmare, Raymon, Ralph, Indiana ! Et demandez aux maris qui ont pris femme dans la lignée de femmes incomprises sortie de la vogue d'*Indiana* !

*Valentine* est encore l'histoire d'une femme mal mariée.

Cette fois le principal rôle sera donné, non pas à la femme, mais à l'amant, — et nous y verrons se dessiner, au lieu du type de la femme incomprise, celui de l'amoureux tel que l'a créé le romantisme et qui est l'amoureux frénétique. Louise-Valentine de Raimbault est à la veille d'épouser Norbert-Evariste de Lansac, lorsque cette jeune personne, qui a fort l'habitude de courir les champs et les fêtes de village, s'éprend du neveu de son fermier : Bénédicte. Ce Bénédicte est un paysan qui a des lettres. J'imagine que sa mentalité doit être à peu près celle d'un instituteur primaire. Valentine n'y résiste pas. Car on a soin de nous dire que Bénédicte n'est pas un très beau gars. C'est son âme que Valen-

tine aime en lui. Bénédicte sait très bien qu'il ne peut épouser Valentine, mais il peut lui faire beaucoup d'ennuis, par lesquels il lui prouvera sa passion. La nuit de ses noces, il est dans la chambre nuptiale, d'où l'auteur a eu soin d'éloigner le mari ; il veille sur le sommeil de celle qu'il aime, et lui laisse une épître où il lui déclare qu'ayant hésité pour savoir s'il tuerait son mari, elle, ou lui-même, ou tous les trois, ou deux au choix, et tour à tour adopté chacune de ces combinaisons, il s'est résolu à ne tuer que lui seul. On le retrouve en effet, la tête fracassée, dans un fossé. Mais ne vous hâtez pas de vous réjouir ! Bénédicte a encore beaucoup de mal à faire : il n'est pas mort. Nous le retrouverons plusieurs fois encore, toujours caché derrière les tentures d'où il entend tout ce qu'on dit, voit tout ce qu'on fait, et sort au bon moment, ses pistolets en mains. Le mari, pendant ce temps-là, est au loin. On ne s'occupe pas de lui. C'est un mauvais mari ; c'est un mari : Bénédicte n'a rien à craindre de lui... Mais il arrive qu'un paysan, à qui la figure de Bénédicte ne revient



pas, lui envoie un coup de fourche et met un terme à cette précieuse existence.

Vous vous demandez de quel droit Bénédicte est venu troubler la destinée paisible de Valentine. Mais du droit de sa passion ! Il a cinq cents livres de rentes : ce n'est pas avec cela qu'on fait vivre un ménage. Qu'offre-t-il à celle dont il détruit l'intérieur et ruine la situation ? Il s'offre lui-même. N'est-ce pas assez ? Au surplus, raisonne-t-on avec les individus de ce tempérament ? Regardez-le. Voyez sa pâleur malade et l'éclat inquiétant de ses yeux. Écoutez le son de sa voix et l'exaltation de ses discours. Il passe de la déclamation forcée à la froide ironie et au sarcasme. L'idée de la mort revient sans cesse dans ses propos. Quand c'est sur lui qu'il tire, il se manque. Mais rappelez-vous ce qu'il a fait l'an dernier lorsqu'il s'appelait Antony. Adèle d'Hervey lui résistait : il l'a assassinée. — C'est un fou dangereux.

La femme incomprise, l'amoureux frénétique, voilà deux personnages nouveaux qui s'emparent du roman. Est-ce qu'on ne pourrait

pas les marier ensemble, histoire de s'en débarrasser ?

Notez encore que, dans *Valentine*, si le roman de passion est à coup sûr contestable, il y a en outre un roman champêtre qui est de premier ordre. Le cadre est délicieux. George Sand a placé la scène dans cette Vallée noire qu'elle connaît si bien, qu'elle a tant aimée ! C'est le premier en date des romans où elle célèbre son pays natal. Promenades à travers les *traines*, rêveries nocturnes, noces villageoises, toute cette poésie et tout ce pittoresque de la campagne transforment et embellissent le récit.

Et *Jacques* est l'histoire d'un homme mal marié — ce qui revient, par une réciprocity inévitable, à être l'histoire d'une femme mal mariée.

Jacques épouse, à trente-cinq ans passés, et après une existence orageuse où les années ont compté double, une femme beaucoup plus jeune que lui, Fernande. Après quelques mois d'intimité heureuse, il voit poindre les premiers



nuages. Il appelle à lui, pour partager leur vie d'intérieur, une sœur qu'il a, Silvia, et qui est comme lui un être d'exception, orgueilleuse, hautaine, sauvage. Vous pensez si la présence de cette pythonisse va rendre à la vie quotidienne la bonne confiance perdue. Un petit amoureux qui rôde par là, Octave, venu d'abord pour Silvia, ne tarde pas à se sentir beaucoup plus près de Fernande, qui n'est pas une romanesque, une ironique, une sarcastique : il songe qu'on serait très heureux avec cette douce personne. Jacques découvre que Fernande et Octave s'aiment. Que va-t-il faire ? Écartier son rival ? Ou le tuer ? Ou pardonner ? Mais ce sont les voies ordinaires, et Jacques ne peut se résigner à rien qui soit ordinaire. Donc, il s'enquiert auprès de l'amant de sa femme s'il l'aime vraiment, s'il est un amant convaincu, d'un attachement durable et offrant des garanties. Puis, content de cet examen, il laisse Fernande à Octave. Pour lui, il disparaît : il se tue, mais en ayant soin qu'on ne puisse croire à un suicide, afin de ne pas attrister la félicité d'Octave et de Fernande. Il n'a pas pu garder l'amour

de sa femme : il ne veut pas être le geôlier de cette femme qui ne l'aime plus. Fernande a droit au bonheur. Ce bonheur qu'il n'a pas su lui donner, il faut qu'un autre le lui assure. C'est le suicide par devoir : il y a des cas où un mari doit savoir se supprimer...

Jacques est un « stoïcien ». George Sand admire fort ces sortes de caractères, dont Ralph était une première esquisse. Jacques nous est présenté comme un être sublime.

Vous dirai-je que je le tiens pour un simple serin, et, comme on dit, je crois, dans les drames de Wagner, pour un « pur niais » ?

Il a tout fait pour gâter son propre ménage. Cette jeune femme était confiante et gaie et naïve. Avec ses croisements de bras sur la poitrine et ses airs absorbés, méditatifs et sombres, il lui a fait peur. Un jour que, chargée de lui avoir déplu, elle s'était jetée à ses genoux, sanglotant, au lieu de la relever tendrement, il s'est dégagé de ces caresses de femme, en s'écriant d'un ton furieux : « Levez-vous ! Et ne vous mettez jamais ainsi devant moi ! » Et il a installé entre eux « la femme



de bronze » ! Et il a invité Octave à vivre avec eux ! Après quoi, quand il a ainsi gâché la tendresse d'une femme qui ne demandait qu'à l'aimer, il s'en va, il lâche la partie ! Allons donc ! c'est trop commode... Vous savez ce mot d'une héroïne de Meilhac à un homme qui jurait de se jeter à l'eau pour elle. « Vous, parbleu, vous seriez bien tranquille ! Vous seriez au fond de l'eau ! Mais, moi... » Jacques est bien tranquille, il est dans son précipice ; Fernande reste dans la vie, où l'on n'est pas tranquille du tout. Ce mari ne s'élève pas à cette conception pourtant toute simple : c'est que, quand on a fait d'une femme sa compagne, on ne l'abandonne pas en route.

Mais plutôt que de s'en prendre à lui, Jacques aime mieux incriminer l'institution du mariage. Car ici la critique de l'institution elle-même est bien nette. Ce qui n'était encore qu'aspiration plus ou moins confuse dans les romans précédents, se précise et se formule en théorie. Jacques est d'avis que le mariage est une institution barbare. « Je n'ai pas changé d'avis, je ne me suis pas réconcilié avec la

société, et le mariage est toujours, selon moi, une des plus barbares institutions qu'elle ait ébauchées. Je ne doute pas qu'il ne soit aboli, si l'espèce humaine fait quelque progrès vers la justice et la raison ; un lien plus humain et non moins sacré remplacera celui-là, et saura assurer l'existence des enfants qui naîtront d'un homme et d'une femme, sans enchaîner à jamais la liberté de l'un et de l'autre. Mais les hommes sont trop grossiers, et les femmes trop lâches, pour demander une loi plus noble que la loi de fer qui les régit : à des êtres sans conscience et sans vertu, il faut de lourdes chaînes. »

Si vous voulez savoir par quoi on remplacera le mariage aboli, écoutez le rêve que fait Silvia, et le projet qu'elle expose à son frère. « Nous adopterons, si tu veux, quelque orphelin ; nous nous imaginerons que c'est notre enfant, et nous l'élèverons dans nos principes. Nous en élèverons deux de sexe différent, et nous les marierons un jour ensemble à la face de Dieu, sans autre temple que le désert, sans autre prêtre que l'amour. Nous aurons formé



leurs âmes à la vérité et à la justice, et il y aura peut-être alors, grâce à nous, un couple heureux et pur sur la face de la terre. » Donc suppression du mariage, et, dans un avenir plus ou moins éloigné, son remplacement par l'union libre — voilà !

Ce qui est intéressant, c'est de rechercher par quelle série de déductions procède George Sand et de quels principes elle part. Vous verrez que, les principes une fois admis, la conclusion qu'elle en tire est parfaitement logique.

Quelle est l'objection essentielle qu'elle adresse au mariage ? C'est que le mariage enchaîne la liberté de deux êtres. « La société va vous dicter une formule de serment. Vous allez jurer de m'être fidèle et de m'être soumise, c'est-à-dire de n'aimer jamais que moi et de m'obéir en tout. L'un de ces serments est une absurdité, l'autre une bassesse. Vous ne pouvez pas répondre de votre cœur, même quand je serais le plus grand et le plus parfait des hommes. » Vienne en effet l'amour pour un autre homme. On avait considéré jusqu'ici

que cet amour était une faiblesse, et qu'il pouvait devenir une faute. Mais quoi ! Ne sait-on pas que la passion est chose fatale et irrésistible ? « Nulle créature humaine ne peut commander à l'amour et nul n'est coupable pour le ressentir et pour le perdre. Ce qui avilit la femme, c'est le mensonge... » Et encore : « Ils ne sont pas coupables, ils s'aiment. Il n'y a pas de crime là où il y a de l'amour sincère. » L'union de l'homme et de la femme, d'après cette théorie, ne repose que sur l'amour ; l'amour disparaissant, l'union ne saurait subsister. Le mariage est d'institution humaine ; mais la passion est d'essence divine. Dans le conflit, c'est le mariage qui a tort.

Le mariage ayant pour but unique l'attrait, celui du sentiment ou celui des sens, pour seul objet l'échange de deux fantaisies, et le serment de fidélité étant une sottise ou une bassesse, imagine-t-on un plus complet renversement du bon sens, une pire méconnaissance de ce qu'il y a de noble et de grand dans cet effort que fait l'homme pour lutter contre toutes les chances de destruction qui



l'entourent et pour affirmer en face de tout ce qui change sa volonté de durer? Vous connaissez la plainte désolée de Diderot : « Le premier serment que se sont fait deux êtres de chair, c'est au pied d'un rocher qui tombait en poussière. Ils ont attesté de leur constance un ciel qui n'est pas un instant le même. Tout changeait en eux et autour d'eux, et ils croyaient leur cœur affranchi de vicissitudes. O enfants! Toujours enfants! » Non pas enfants, mais hommes bien plutôt! Ces vicissitudes de nos cœurs, nous les connaissons. Et c'est parce que notre fragilité nous inquiète que nous appelons à notre aide la protection de lois, auxquelles la soumission n'est pas un esclavage, puisque c'est une soumission volontaire. La nature ignore ces lois, car c'est par elles que nous nous distinguons de la nature et que nous nous élevons au-dessus d'elle. Le rocher que nous foulons sous nos pieds tombe en poussière, et le ciel au-dessus de nos têtes n'est pas un instant le même; mais il y a, au fond de nos cœurs, la loi morale — et elle ne change pas!

Au surplus, pour répondre à ces paradoxes, à qui demanderons-nous des arguments? A George Sand elle-même, et à elle seule. Quelques années plus tard, en effet, en relations alors avec Lamennais, elle écrivit pour *le Monde* les fameuses *Lettres à Marcie*. Elle s'y adresse à une correspondante imaginaire, à une femme qu'elle suppose atteinte de cette inquiétude et de cette impatience qu'elle a elle-même connues. « Vous êtes triste, vous souffrez, l'ennui vous dévore. » Écoutons quelques-uns des conseils qu'elle lui donne. Elle ne croit plus qu'il appartienne à la dignité humaine de conserver la liberté de changer. « Ce que l'homme rêve, ce qui seul le grandit, c'est la permanence dans l'état moral... Tout ce qui tend à fixer les désirs, à raffermir les volontés et les affections humaines, tend à ramener sur la terre le *règne de Dieu*, qui ne signifie autre chose que l'amour et la pratique de la vérité. » Voici à l'adresse des vaines rêveries : « Aurions-nous le loisir de songer à l'impossible, si nous faisons seulement le nécessaire? Serions-nous désespérés, si nous rendions l'espérance à ceux



qui n'ont pas d'autre ressource? » Et voici à l'encontre des revendications féministes : « Les femmes crient à l'esclavage : qu'elles attendent que l'homme soit libre!... En attendant, faudra-t-il compromettre l'avenir par l'impatience du présent?... Il est à craindre que les vaines tentatives de ce genre et les prétentions mal fondées ne fassent beaucoup de tort à ce qu'on appelle aujourd'hui la cause des femmes. Les femmes ont des droits, n'en doutons pas, car elles subissent des injustices. Elles doivent prétendre à un meilleur avenir, à une sage indépendance, à une plus grande participation aux lumières, à plus de respect, d'estime et d'intérêt de la part des hommes. Mais cet avenir est entre leurs mains. » C'est la sagesse même. On ne saurait mieux dire — et mieux avertir les femmes que le plus grand danger pour leur cause, ce serait le triomphe de ce qu'on appelle d'un terme ironique : le féminisme.

Seulement ces rétractations ont toujours peu d'effet. Il est piquant de mettre un auteur en contradiction avec lui-même et de le montrer

en train de réfuter ses propres paradoxes. Mais ce sont les paradoxes qui ont porté et dont on se souvient. Ce que j'ai voulu vous montrer, c'est, dans ces premiers romans de George Sand, à peu près tout le programme des féministes d'aujourd'hui. Droit au bonheur, nécessité de réformer le mariage, avènement dans un avenir plus ou moins éloigné de l'union libre — tout y est. Nos féministes d'aujourd'hui, nos romancières françaises, anglaises, norvégiennes, les théoriciennes à la manière d'Ellen Key dans son livre *De l'Amour et du mariage*, toutes ces rebelles n'ont rien inventé. Elles n'ont fait que reprendre et exposer — à vrai dire avec moins de lyrisme, mais aussi avec plus de cynisme — les théories de la grande féministe de 1832.

George Sand s'est défendue maintes fois d'avoir voulu attaquer les institutions dans ses romans féministes. Elle a eu bien tort, puisque c'est cela qui donne à ces romans leur valeur et leur signification. C'est ce qui les replace à leur date et qui explique l'énorme puissance d'expansion qu'ils ont eue. On était



au lendemain de la révolution de Juillet, et il faut sûrement en voir ici le contre-coup. On avait renversé un trône ; on se donnait le passe-temps de piller des églises et de saccager un archevêché : la littérature, elle aussi, s'offrait le divertissement d'une insurrection. Depuis longtemps elle nourrissait un ferment révolutionnaire, celui que le romantisme avait déposé en elle. Le romantisme avait réclamé l'affranchissement de l'individu. Et les romantiques c'était Chateaubriand, c'était Hugo, c'était Dumas. Donc ils réclamaient pour René, pour Hernani, pour Antony, qui sont des hommes. L'exemple était donné : la femme allait en profiter. C'est la femme maintenant qui fait sa Révolution.

Sous toutes ces influences, dans cette atmosphère très spéciale, la mésaventure matrimoniale de la baronne Dudevant acquiert, aux yeux de celle-ci, une importance considérable, s'exalte et se magnifie : elle prend une valeur sociale. Partant de cette mésaventure personnelle, elle est amenée à mettre dans chacune de ses héroïnes un peu d'elle-même : cela

explique le ton passionné du récit. Et cette passion ne peut manquer d'être contagieuse pour les lectrices qui, dans la cause de la romancière reconnaissent leur cause, la cause de toutes les femmes.

Telle est en effet la nouveauté dans la façon dont George Sand présente les revendications féministes. Elle ne les a pas inventées, ces revendications : elles étaient déjà dans les livres de M<sup>me</sup> de Staël, et je ne l'oublie pas. Mais Delphine, mais Corinne étaient des femmes de génie, et présentées comme telles. Pour être plainte par M<sup>me</sup> de Staël, il faut être une femme de génie. Pour être défendue par George Sand, il suffit de ne pas aimer son mari. C'est beaucoup plus répandu.

George Sand a mis le féminisme à la portée de toutes les femmes. Cela même fait le caractère de ces romans, dont l'éloquence est d'ailleurs indiscutable. Ce sont les romans de vulgarisation de la théorie féministe.